

# New Europe College Yearbook 1994 – 1995



---

IRINA BĂDESCU  
VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN  
VIRGIL CIOMOȘ  
ANDREI CORNEA  
ANDREI KERTESZ  
OANA SĂLIȘTEANU CRISTEA  
ELENA SIUPUR  
DAN SLUȘANSCHI  
ROXANA SORESCU  
CĂTĂLINA VELCULESCU

---

# New Europe College Yearbook 1994–1995

IRINA BĂDESCU  
VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN  
VIRGIL CIOMOȘ  
ANDREI CORNEA  
ANDREI KERTESZ  
OANA SĂLIȘTEANU CRISTEA  
ELENA SIUPUR  
DAN SLUȘANSCHI  
ROXANA SORESCU  
CĂTĂLINA VELCULESCU



HUMANITAS  
BUCUREȘTI

Cover design  
IOANA DRAGOMIRESCU MARDARE

Editors  
HORTENZIA POPESCU  
DANIELA ȘTEFĂNESCU  
VLAD RUSSO

© Humanitas & New Europe College, 1998

ISBN 973-28-0873-X

New Europe College can be found at  
Str. Matei Voievod 18, 73222 București 3  
Tel/Fax: +(40) 12107609/16425477  
e-mail: nec@ap.nec.ro

## Contents

**IRINA BĂDESCU**  
Le froumain dans (tous) ses états  

---

7

**VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN**  
Die Kreuzzüge und ihr mongolisches Spiegelbild  

---

33

**VIRGIL CIOMOȘ**  
Temps et éternité  

---

55

**ANDREI CORNEA**  
De la comparaison des cultures  

---

95

**ANDREI KERTESZ**  
Provinzielle Kunst  

---

153

**OANA SĂLIȘTEANU-CRISTEA**  
Official Power Discourse in Post-totalitarian Romania  
(December 1989 – October 1995)  

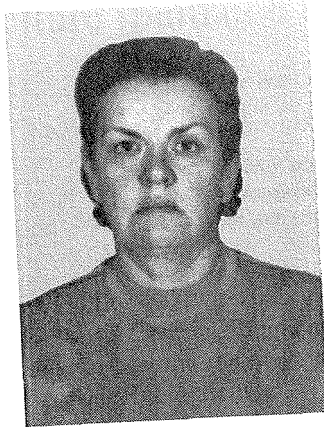
---

179

**ELENA SIUPUR**  
Die deutschen Universitäten und die Bildung der Intelligenz in Rumänien  
und den Ländern Südosteuropas im 19. Jahrhundert  

---

211



## ROXANA SORESCU

Née à Bucarest en 1943

Diplômé en philologie de l'Université de Bucarest (roumain et anglais)

Docteur ès lettres de la même université (1983)

Conduit des recherches sur la littérature et la culture roumaines  
Auteur de maints études et essais parus dans des ouvrages collectifs,  
aussi bien que dans des volumes personnels, notamment

*Le lyrique et le tragique*, et *L'Humanisme roumain*

Editeur de quelques importantes œuvres de la littérature roumaine  
de l'entre-deux-guerres.

**Adresa:** Institutul de istorie și teorie literară „G. Călinescu“

Calea 13 Septembrie, 76 117 București, România

Tel. +(40) 1 4103200 / ext. 2023

e-mail: [rosor@valhalla.racai.ro](mailto:rosor@valhalla.racai.ro)

## L'Europe — une idée récurrente de la culture roumaine moderne

*The West shall shake the East awake,  
While we have the night for morn.*

JAMES JOYCE

*Toutes, absolument toutes les idées  
européennes sont arrivées avec un fouet,  
un sabre ou un pistolet à la main.*

ION D. SÂRBU

Vers l'est, les frontières de l'Europe ont toujours été imprécises et fluctuantes. Entre les Carpates et les Balkans, pour les Roumains, peuple d'origine latine entouré d'une masse de slaves et de fino-ougriens, affirmer leur appartenance à l'Europe c'est définir leur identité nationale. Identité qu'on peut affirmer théoriquement et promouvoir par des actions historiques précises, ou qu'on peut découvrir comme matrice mentale, dans des produits de l'esprit façonnés par la mentalité diffuse, mais efficace, de la collectivité dont l'artiste se fait, qu'il le veuille ou non, l'interprète.

### *Les contradictions fondatrices. Les modèles utopiques*

Dans son roman *Dieu est né en exil*, l'écrivain de la diaspora roumaine Vintila Horia faisait découvrir par le poète romain Ovide, exilé à Tomis (entre les années 8–18 ap. J.-C.) la vieille, raffinée et surtout monothéiste civilisation des Daces. En procédant de la sorte, il ne faisait qu'affirmer l'un des stéréotypes très cher à la pensée roumaine de tous les temps : la conscience d'une supériorité cachée et subtile de la mentalité autochtone sur une civilisation peut-être bénéficiaire de plus de facilités techniques, mais dépourvue d'une prééminence morale et spirituelle vieille de plusieurs millénaires.

Le procédé littéraire employé par Vintila Horia était, lui aussi un lieu commun de la pratique littéraire roumaine : l'écrivain invente un étranger qui, connaissant bon gré mal gré le pays, est forcé de reconnaître la structure spécifique de la pensée locale qui dépasse en profondeur tout ce qu'il savait de ce lointain coin du monde.

« L'Europe se termine sur le Dniestr et le delta du Danube, à l'endroit où se termine aussi la Moldavie. [C'est un autre personnage, dans un autre roman de Vintila Horia qui parle, mais le sens est similaire.] Je crois que tous les Occidentaux, tour à tour, devraient venir passer quelque temps ici, pour voir comment le monde se révèle en le regardant de la périphérie vers le centre, et non du centre vers la périphérie. La Moldavie est semblable à un *processus*

*initiatique*, sans lequel aucune *aproximatio veritas* n'est possible. Ce pays devrait être transformé par les humanistes en un outil d'auto-connaissance.<sup>1</sup> »

On reconnaît facilement dans ce passage quelques lieux communs de l'autochtonisme roumain :

– les pays roumains sont situés aux confins de la civilisation occidentale, sans être structurellement différents d'elle ;

– l'endroit possède des vertus spirituelles qui dépassent les apparences dérisoires ; il offre des conditions privilégiées pour une connaissance transcendante et en profondeur ;

– l'apport de la vieille civilisation locale, qui n'est pas d'origine orientale, mais un mélange tout à fait original des héritages des Gètes, des Romains, des Slaves (et, si l'on approfondit les recherches, des Indiens, des Egyptiens, peut-être même des Atlantes), à la civilisation universelle est en premier lieu un apport spirituel, que neutralise par son extension en profondeur la perte superficielle mais bien visible des avantages matériels. L'idée, devenue célèbre parmi nos contemporains dans l'expression que lui a donnée le philosophe de l'ethnicité C. Noica — qui opposait « la civilisation du beurre » à la culture, en termes de performance des qualités de l'esprit — a été très souvent utilisée en guise de consolation devant l'absence visible de similitude avec le mode de vie occidental.

Si l'on adopte la perspective de Paul Valéry, pour lequel l'Europe n'était qu'un petit cap prolongé vers l'Océan Atlantique de l'immensité de l'Asie, on peut changer la première phrase du fragment cité : « L'Europe commence à partir du Dniestr et du delta du Danube... »

Un autre trait de l'auto-stéréotype de la pensée roumaine, très visible dans les œuvres littéraires autochtones, est le besoin impératif de faire reconnaître cette supériorité spirituelle par les représentants de la « civilisation du beurre ». Si ces derniers n'en manifestent pas le besoin, on doit inventer des étrangers suffisamment développés spirituellement pour qu'ils puissent reconnaître l'extrême subtilité cachée sous des apparences si pauvres. Ovide, tel que l'a imaginé Vintila Horia (qui a de nombreux précurseurs, dont le plus connu est l'abbé Paul de Marenne, qui dans le roman de M. Sadoveanu *Zodia Cancerului* — *Sous le Signe du Cancer* découvre la Moldavie du XVII<sup>e</sup> siècle) conclut au nom des tous les étrangers si nécessaires à la guérison des complexes d'infériorité des Roumains.

« /Le pays de mon exil/ se trouve, comment dirais-je, au centre du monde. Les Romains se pressent depuis longtemps à ses frontières et se préparent à le conquérir. Les Barbares, de l'autre côté, l'attaquent eux aussi, depuis des siècles ; ils parviennent quelque fois à s'établir ici ou là, mais ils ne peuvent s'accommoder au climat moral du pays. Ceux qui persévèrent disparaissent finalement, comme les eaux englouties par les sables ; les plus faibles le quittent pour d'autres terres, plus paisibles, je veux dire, *moins imbibées par la croyance*. Je crois que

le mystère caché dans ces terres, dans les gens du pays et dans l'harmonie du paysage ne peut être expliqué que par *la croyance*, qui a tout modelé, les âmes et les lieux. Zamolxe a été un symbole passager, un précurseur de ce Dieu dont l'empire sera sans fin et dont la lutte avec les gens durera des millénaires.<sup>2</sup> »

C'est l'expression de l'autre idée-force de la confiance des Roumains dans leur destin d'élus, qui peut compenser leur position géographique : ils sont nés, en tant que peuple, dans une croyance si proche du christianisme qu'ils peuvent se considérer chrétiens avant Jésus.

Ce schéma de pensée compensatrice, qu'on ne peut vérifier en le comparant aux vérités que l'on peut prouver par des moyens scientifiques, mais qui fonctionne dans la mentalité collective diffuse, on peut le retrouver dans toute une série de productions culturelles, fussent-elles théoriques ou imaginaires. Il suppose l'existence d'une table des valeurs attribuées à une civilisation supérieure, auxquelles les valeurs locales sont en permanence comparées. « Je souhaite que L'Europe d'où je viens devienne une partie d'une seule Europe. » Ces paroles que Lech Walesa a prononcées en arrivant à Paris en 1988 peuvent servir non seulement comme exergue, mais aussi comme explication de cette permanente juxtaposition de caractéristiques et de valeurs qui, malgré leur rapprochement, sont quand même différentes. Un pays structurellement chrétien devient absolument nécessaire alors que l'Europe n'est plus une simple *entité* géographique, mais une entité culturelle, synonyme de « christianitas ». Que celle-ci soit partagée entre Rome ou Byzance va se révéler sans grande importance pour le désir des Roumains de prouver leur appartenance à l'échelle des valeurs européennes.

Quand, après 45 ans d'esclavage communiste, les Roumains sont passés du Moyen Âge — à « l'époque de transition » vers la démocratie dont l'Occident de l'Europe offrait le modèle, le problème de la récupération des valeurs qui leur donnaient le droit de participer à l'égalité à la vie européenne se posait d'une manière impérieuse. Et les Roumains ont trouvé que les seules valeurs à récupérer étaient celles de la culture ; ils ont découvert encore une fois une vérité aussi vieille que la culture locale : qu'entre le niveau des produits matériels et le niveau de la spiritualité il y a un gouffre qu'ils doivent remplir, sans savoir très bien comment faire.

Le sociologue américain Daniel Bell<sup>3</sup> a élaboré un modèle d'analyse de la société moderne (calqué sur d'autres modèles, en vogue il y a un demi-siècle, comme ceux de Burckhardt et de Spengler) à partir de trois sphères distinctes : la structure techno-économique, la *polity* — la structure politique telle qu'elle est façonnée par le pouvoir des idées — et la culture. Chaque sphère est régie par des lois spécifiques, se transforme en fonction d'un rythme qui lui est propre et suit des principes axiaux différents. Le décalage entre les rythmes de ces trois sphères a toujours été la cause du complexe d'infériorité des Roumains, complexe

qu'ils surmontent en se réfugiant dans une culture dont ils peuvent prouver la supériorité.

A l'instar de Cassirer, Bell définit la culture comme le domaine des formes symboliques ou celui d'un symbolisme expressif qui « explore et exprime le sens de l'existence humaine en termes de l'imaginaire ». La prééminence de l'imaginaire sur le réel est l'un des problèmes les plus actuels d'une culture qui a eu, durant toute son existence, le sentiment de participer à un plus vaste imaginaire collectif, qui correspondait néanmoins à des réalités matérielles nettement différentes. Le clivage entre la spiritualité et la réalité techno-économique (qui peut être définie comme civilisation) a constitué depuis toujours le sujet de discussion et le projet d'amélioration de la culture roumaine.

Il semblerait que l'intégration soit plus facile à obtenir du point de vue de la *polity*. Après les événements de décembre 1989 la plus fréquente des formules qui circulaient dans les journaux était « Nous sommes entrés en Europe ! » et, en effet, quelques portes se sont ouvertes dans cette direction : le 30 janvier 1991 — la Roumanie a été invitée au Conseil de l'Europe et le groupe des 24 pays les plus industrialisés a décidé d'inclure la Roumanie dans le programme PHARE pour aider économiquement la réforme en Europe de l'Est; le 1<sup>er</sup> février 1991 a été signé à Bruxelles l'accord d'association de la Roumanie à la Communauté Economique Européenne, en 1994, la Roumanie a été admise au Conseil de l'Europe, le 1<sup>er</sup> février 1995 a été signé l'accord d'association à l'Union Européenne. Tous ces événements, très médiatisés, ont suscité la même phrase triomphante : « Nous sommes entrés en Europe ! » Ce qui supposait une arrière-pensée : « Nous avons enfin conquis un régime, un statut, un droit qui nous a été longtemps refusé, et pas par notre faute. » Seuls les intellectuels s'obstinaient à affirmer pour le public restreint qui avait toujours été leur auditoire : « Nous avons toujours été en Europe, que l'Europe veuille ou non connaître notre participation à son patrimoine spirituel. » Et, dans la majorité des cas, l'Europe ne voulait pas. Après l'accord de Schengen, les queues devant les ambassades occidentales prouvent que l'Europe se méfie des peuplades errant de l'Est vers l'Ouest — comme au temps des grandes migrations — et qu'elle dresse des parapets pour défendre une civilisation bien établie contre une démocratie trop jeune.

Le sentiment des Roumains d'être exclus, de rester des outsiders a ressuscité l'orgueil local — bénéficiant d'une très belle et très récente tradition, depuis les années '70 et le courant « protochronique », qui démontrait non seulement que le centre du monde était en Roumanie, mais que toute civilisation a été devancée en quelque sorte par une découverte locale, que les pauvres étrangers ont manqué de reconnaître à temps. Si, en 1994, on pouvait lire dans la rubrique des annonces du journal roumain le plus lu une phrase qui témoigne de l'admiration absolue du Roumain moyen pour les valeurs européennes : « On vend des appareils anglais pour détecter les métaux, pour localiser les trésors cachés. Le hobby le

plus profitable d'Europe est maintenant en Roumanie », en revanche, il semble plus profitable, en 1996, de détecter les trésors cachés avec la baguette magique des sorciers, héritiers des dons visionnaires des Daces. Ce balancement entre un monde reconnu comme le meilleur, auquel on aspire, et les possibilités autochtones élevées au rang de principes universels auxquels on se résigne est une caractéristique non seulement de la pratique quotidienne, mais aussi de la théorie socio-historique et de la littérature roumaines.

Quoique cela paraisse étrange, c'est l'indécision, l'impossibilité d'opter de la culture roumaine qui alimente son caractère européen. La principale caractéristique de la civilisation européenne, reconnue par ses commentateurs, est de faire coexister des traditions, des valeurs, des aspirations à la fois complémentaires et contradictoires. L'expression d'Abélard, *Diversa non adversa*, peut lui servir d'emblème.

« Toutes les formes, tous les principes d'organisation sociale y coexistent : les pouvoirs spirituel et temporel, les éléments théocratique, monarchique, aristocratique, démocratique, toutes les classes, toutes les situations sociales s'y mêlent, s'y pressent. On y décèle des degrés infinis dans la liberté, la richesse, l'influence. Et ces forces diverses sont entre elles dans un état de lutte continuelle, sans qu'aucune ne parvienne à étouffer les autres et à prendre possession de la société.<sup>4</sup> »

Si l'Europe offre le grand modèle\* du pluralisme constitutif, des valeurs apparemment non-compatibles, ayant comme trait d'union la croyance commune — le christianisme —, la Roumanie, telle qu'elle s'est édifiée au cours des siècles, offre au chercheur attentif le micro-modèle de la diversité unifiée par une croyance qui combine le christianisme originel à un « christianisme cosmique » (selon l'expression de Mircea Eliade) dans un amalgame tout à fait particulier.

Ce qui est très intéressant, c'est que les Roumains ont ressenti la diversité constitutive de la personnalité de leur peuple comme un très lourd héritage, souvent comme un obstacle à leurs aspirations au progrès. Leur position géographique — édifier une civilisation locale aux confins d'un empire, fût-il romain, turc ou russe, désireux de supprimer une diversité dangereuse aux limites de son territoire, a toujours mis en danger le besoin de liberté des habitants; le mélange ethnique — des Daces conquis par les Romains, des Slaves et des Barbares assimilés, ont été les principales difficultés qu'ils ont rencontrées et qu'ils n'ont jamais surmontées, aussi bien en ce qui concerne les réalités historiques

\* Nous utilisons le terme de « modèle » dans toutes ses acceptions : a) un schéma théorique, abstrait, autonome qui simplifie et organise une complexité de faits, fonctionnant grâce à sa logique intérieure; b) un système idéologique qui unifie, conformément à une structure primaire les données qui entrent dans sa sphère d'action; c) un idéal normatif, une idée-force qui propose des exemples à suivre, à imiter, à assimiler. Le contexte éclaire toujours le vrai sens du terme.

que les réalités psychiques. On ne doit pas oublier que le geste fondateur a été, pour les Roumains, un geste suicidaire : conquise par les Romains, l'aristocratie militaire des Daces, à commencer par le roi Décébale, s'est donnée la mort. Ce geste historique trouve son correspondant dans le geste mythique : pour qu'une construction résiste, il faut enterrer à sa base un être humain, une partie de soi, raconte l'une de nos plus célèbres ballades populaires, *Meșterul Manole* (Maître Manole), que les Roumains ont adopté comme expression même de leur vie spirituelle.

« Par sa constitution ethnique et aussi par sa position géographique le peuple roumain vit à la frontière de deux mondes : le monde de l'Orient et celui de l'Occident. Il n'y a pas, bien sûr, de races pures, seulement des races historiques ; elles sont davantage l'expression d'un idéal commun que d'un sang inaltéré. "Das Deutschtum", disait Paul de Lagarde, "liegt nicht im Geblüte, sondern im Gemüte"; la "latinité" de même ne représente pas une formule somatique, mais une configuration mentale ; n'importe quel sang est entré dans la structure de notre race, c'est la mentalité latine qui la configure d'une manière caractéristique et définitive. Des circonstances historiques tragiques nous ont établi pour longtemps dans l'atmosphère de la vie orientale. /.../ Sinon, nous pouvions entrer, dès le début, comme les autres peuples latins, dans la sphère de la civilisation occidentale. Mais les conditions historiques nous ont poussés vers l'Orient.<sup>5</sup> »

Ce sont les paroles de l'un des premiers et sûrement du plus célèbre analyste de la civilisation roumaine contemporaine, E. Lovinescu. Elles résument non seulement les opinions de beaucoup d'historiens, mais aussi leurs regrets de ne pouvoir changer la position géographique d'une latinité trop proche des puissances slaves et islamiques. C'est la manière la plus commune d'aborder le problème. Mais non pas la seule qui soit possible.

La caractéristique des Roumains — peuple d'origine occidentale avec des mœurs orientales — peut être considérée comme le principal obstacle à la modernisation de leur mode de vie. Cet obstacle relève en premier rang de la psychologie du peuple, non des conditions historiques. Aborder la question sous un angle psychologique — atemporel, typologique — nous paraît essentiel, même si cela est peu fréquent.

« Nous pourrions dire que nos conditions historiques ont développé dans notre âme ethnique surtout les défauts, les carences héritées elles nous ont enrichis de défauts supplémentaires et ont contrecarré l'essor de nos qualités. Pour résumer, la dissémination dans laquelle le peuple roumain se trouve encore, décheté, mutilé, soumis par les états voisins très forts, a empêché l'évolution du caractère et de l'intelligence roumaine.<sup>6</sup> »

Selon l'ethno-psychologue D. Draghicescu, auteur de *Din psihologia poporului român* (Sur la psychologie du peuple roumain), publié au début du XX<sup>e</sup> siècle, la psychologie des Roumains n'a pas évolué. A l'exception d'une courte

période (1918–1940) d'interruption — qui, d'ailleurs, a été la plus glorieuse de l'histoire des Roumains — l'unité du peuple n'est pas encore achevée aujourd'hui. Alors que le territoire n'est pas précisément délimité, l'âme, elle aussi, porte le sceau de l'inachevé. (Fernand Braudel, dans son dernier livre, couronnement de son œuvre, *L'Identité de la France*<sup>7</sup>, intitule ses premiers chapitres : *Que la France se nomme diversité* et *La Cohésion du peuplement*.) Chez les Roumains, en conséquence des invasions barbares, d'innombrables guerres de défense « la duplicité, la ruse, le penchant au mensonge » se sont accentués. Mais le plus grand désastre a été « la perte de l'habitude d'une vie ordonnée et d'une activité méthodique ». Les Roumains, dit Draghicescu, ont perdu l'accoutumance d'un effort continu, d'un labeur de longue durée. Vivant au jour la jour, ils ont développé le désordre, la hâte, le manque de prévision et de volonté. Le seul remède serait, pour Draghicescu, l'élargissement de l'instruction publique, qui faciliterait la formation d'une conscience individuelle responsable.

La question des droits de l'individu, posée d'une manière psychologique — la possibilité de l'individu d'exercer ses droits — faisait, dès le début du siècle, de l'intégration de la Roumanie en Europe un problème de culture, en premier lieu.

L'appartenance de la culture et de la spiritualité roumaines à l'Europe peut être envisagée non seulement du point de vue historique et psychologique, mais aussi du point de vue typologique. La matrice spirituelle roumaine réunit-elle des caractères qu'on puisse qualifier d'européens ? La manière de concevoir l'espace et le temps — les principales catégories matricielles — possède-t-elle des traces qu'on puisse qualifier d'européennes ? L'un des premiers philosophes de la culture à se poser la question a été Lucian Blaga. Adaptant les catégories de l'inconscient collectif établies par Jung aux peuplades dépendantes de certains territoires, Blaga a tracé la différence entre « l'âme européenne » d'une part et « l'âme indienne » (orientale par extension) de l'autre.

« L'âme européenne se sent... par chaque mouvement essentiel marchant *en avant*, étant en expansion, se déployant d'une manière presque agressive dans des expéditions conquérantes. Le sentiment de l'Européen sur son destin est "anabasique". /.../ Toute l'histoire de l'Européen, avec ses croisades, ses colonisations, avec la conquête des éléments, avec ses infatigables inventions de styles et de modes témoigne de cela... L'autre, l'âme de l'Indien, quoi qu'elle soit orientée, elle aussi, vers un horizon infini, comme celui de l'Européen, voit le sens de son mouvement *comme une retraite*. /.../ L'Indien, vivant dans le monde se sent en permanence en retraite, il participe à l'éthique du non-accomplissement. C'est le sens que l'Indien donne, inconsciemment, à son destin terrestre ; cette attitude "catabasique" affecte sa morale et sa "métaphysique", son art et même sa politique. »<sup>8</sup>

Chaque représentation de l'espace et du temps fait partie d'une configuration, d'une constellation de termes stylistiques, appartenant tantôt à l'inconscient



collectif d'un peuple, tantôt à une mentalité exprimable, consciemment, par des œuvres artistiques témoignant d'une conception spécifique du monde et de l'existence. Ces constellations englobent des concepts et des représentations associées à certaines qualités qu'on leur attribue inconsciemment. La description linguistique d'une telle constellation contiendrait forcément quelques noms accompagnés de quelques adjectifs. En procédant de la sorte, on pourrait décrire l'inconscient collectif comme un acte de prédication. L'important c'est que ces constellations agissent comme une unité, que leurs composants, noms ou adjectifs, soient conçus ou ressentis comme solidaires. Par conséquent, l'apparition d'un des termes impliqués dans une constellation suppose l'apparition quasi instantanée des autres termes, ceux-ci concernant souvent des domaines sans liaison apparente avec le premier terme.

Dans l'inconscient collectif roumain, on peut discerner deux tendances contradictoires, mais pourtant simultanées. D'une part — l'acceptation du mal, de la souffrance, la projection de soi dans un destin qui ne peut pas et ne doit pas être changé, la conviction que l'histoire est une fatalité qui doit être subie. La principale vertu de l'homme est la capacité de résister, le pouvoir de conserver son être spirituel (qui n'est pas le même que son être matériel) et de transmettre une tradition de longue durée. Blaga, qui ne parlait pas de constellations stylistiques, mais les employait, a trouvé aussi l'emblème, le symbole spatial de cette mentalité : « l'espace mioritique », c'est-à-dire la succession colline-vallée, qui caractérise une bonne partie de l'espace naturel roumain. Blaga a choisi, pour représenter cette conception de l'espace et de l'histoire entremêlées, une ballade populaire, *Mioritza* (d'après le nom d'une agnelle), à savoir l'histoire du pâtre qui accepte sans la moindre résistance la mort qui lui sera donnée par ses compagnons. Sans la moindre résistance parce que pour lui la mort est seulement une possibilité de s'intégrer dans l'inéluctable rythme cosmique. « L'espace mioritique » est devenu le nom d'une civilisation fondée sur la vie pastorale et sur le village comme unité fondamentale de la vie du peuple roumain. « Je crois que l'éternité, est née au village » — vers célèbre de Blaga — peut servir d'emblème à sa conception des typologies culturelles. Après Blaga, le village a commencé à devenir une unité symbolique, avec des attributs mythiques, la principale de ses caractéristiques étant l'éternel retour du temps, la perpétuelle mise en œuvre du temps cyclique, donc la négation de l'histoire, du temps linéaire, des actions résultant de la confiance en un avenir qui peut être modifié.

Si, par son attitude de calme, sereine acceptation de son destin, le Roumain est, selon Blaga, plus proche de l'âme orientale que de l'âme occidentale, par sa création artistique il respecte « l'esprit européen de mesure », un équilibre introuvable dans les productions artistiques de l'Asie. Le Roumain ne ressent pas la peur du vide, ni le besoin de le remplir par n'importe quoi, la peur qui décide formellement de l'art oriental.

« Par la fonction positive du vide /.../ comme facteur rythmique l'art populaire roumain représente une île de spiritualité européenne dans une région congestionnée d'éclats au moins baroques et plebéiens, sinon barbares.<sup>9</sup> »

La constellation « mioritique » espace-temps-histoire a été jusqu'à présent considérée comme essentielle pour la mentalité collective des Roumains.

Le village mythique de Blaga est un village inventé par un poète qui a placé son paradis à jamais perdu dans la mémoire des lieux paternels, en Transylvanie du sud. Après la publication de la *Trilogie de la culture*, ouvrage fondamental de Blaga, et spécialement de l'*Espace mioritique*, sa conception a été très critiquée par les représentants de l'école sociologique de Dimitrie Gusti, surtout par H.H. Stahl. Les sociologues qui faisaient de minutieuses recherches sur le terrain ont immédiatement observé que la description de la mentalité villageoise faite par Blaga ne correspondait pas aux faits qu'on pût constater sur le terrain. Pourtant, si une grande partie des intellectuels roumains ont accepté cette description de la mentalité nationale, c'est parce qu'ils se sont reconnus comme étant les représentants de l'espace mioritique et qu'ils doivent être pris en considération comme tels. Je souligne que les intellectuels sont ceux qui ont embrassé la théorie.

Parue à l'époque où la Roumanie était en train de s'urbaniser — la première époque de vrai essor industriel, celui de l'entre-deux-guerres — la théorie de l'espace mioritique offrait une légitimité culturelle à un pays agricole qui devait se confronter à des pays industrialisés. La ruralité — atemporelle, résistante, sereine — était transformée d'un trait de sous-développement en une façon de concevoir l'existence. La clivage entre la culture et la civilisation était un fait accompli. Les Roumains, évidemment arriérés du point de vue technique, social, politique pouvaient être, au plan spirituel, sinon supérieurs au moins égaux aux Occidentaux. La dichotomie culture-civilisation sauvait la spiritualité, en dépit des défauts et des infériorités de la vie quotidienne. Cette scission va se révéler décisive pour le destin de la culture roumaine à l'époque contemporaine, alors que la culture n'a survécu qu'en se séparant des facteurs politiques et économiques.

On doit à Ion D. Sârbu, l'un des disciples de Blaga, une explication pertinente de la ballade :

« Le professeur Ghibu, en brave patriote qu'il était, considérait le thème (pas le cas) de *Mioritza* comme un lamentable symbole de notre passivité, de notre lâcheté devant les maux, devant les ennemis-frères qui nous volent et nous tuent. /.../ Il n'y a pas de jugement, pas d'action à juger, pas d'espérance, ni même la possibilité d'une vengeance ou d'une résurrection. L'agnelle est sacrée : elle sait tout, mais ne peut rien changer de ce que le destin a décidé. La mère (du pâtre) est l'Histoire : il faut lui mentir joliment, il n'y a pas d'autre possibilité. /.../ Un mythe incomplet, inachevé et ce qui lui manque, c'est exactement le Mystère.<sup>10</sup> »

Comme on le voit, le modèle typologique proposé par Blaga n'a pas d'unité et exploite les traits d'une psyché intermédiaire entre la passivité orientale et l'activisme et le sens du progrès occidental.

Mais le modèle de Blaga n'est pas le seul modèle possible pour configurer la psyché roumaine. Le contraire a tout autant droit de cité.

Pour discuter la deuxième tendance qu'on peut discerner dans l'inconscient collectif des Roumains, je voudrais proposer l'analyse de deux œuvres littéraires que tout le monde connaît et que la majorité des Roumains considèrent comme représentatives de la spécificité nationale. L'une est une courte narration moralisatrice, *La chèvre et ses trois chevreaux* de Ion Creanga, l'autre est l'un des plus célèbres romans de la littérature roumaine, *La hache* (Baltagul) de Mihail Sadoveanu. Ces deux histoires évoquent la possibilité de se faire justice soi-même et proposent une solution au problème de la vengeance d'un crime *qui doit être puni*. Ils témoignent d'une mentalité entièrement différente de celle de *Mioritza*: la mort n'est pas acceptée et le seul problème important est de trouver un moyen pour punir le criminel, qui n'implique pas la responsabilité morale de celui qui donne le châtement.

Je résume les textes en quelques mots. La chèvre est partie chercher des provisions pour ses petits. Avant de partir, elle leur a recommandé de n'ouvrir la porte à personne. Quand elle reviendra, elle chantera une petite chanson pour que les enfants la reconnaissent. Le loup, qui est à l'écoute depuis longtemps, essaie d'imiter la voix de la mère; une fois sans succès, mais la deuxième fois le chevreau aîné, qui n'a pas l'oreille musicale, ouvre la porte. Les deux chevreaux aînés sont mangés, le cadet, *qui sait se cacher et se taire*, est sauvé. A son retour, la chèvre pleure ses enfants et prépare sa vengeance. Cette vengeance prend la forme d'un festin — le repas des morts — qu'elle offre au loup. Mais en même temps elle organise un peu le lieu du festin: elle creuse une large fosse (un large tombeau), qu'elle remplit de braise et qu'elle recouvre d'un plancher de cire, où elle arrange la table où mangera le loup. Au cours du festin le plancher va fondre et le loup tombera dans l'abîme et le feu. Il sera puni, précipité dans l'enfer, mais la chèvre n'a pas de responsabilité morale: elle a seulement organisé le lieu de la punition, elle n'a pas touché le corps du loup, elle n'est pas criminelle.

Dans le roman *La hache*, une femme qui habite un village de montagne doit venger l'assassinat de son mari. La narration de Sadoveanu part explicitement de la ballade populaire *Mioritza*, en réitérant la même situation morale: le parent de la victime doit venger une mort violente, selon la règle du *Vieux Testament*: « œil pour œil, dent pour dent ». Après une longue et très intelligente enquête, conduite par elle-même, sans le concours des autorités civiles dans lesquelles elle n'a aucune confiance, la femme retrouve le corps de son mari. Mais elle ne peut accomplir sa tâche sans être aidée. Alors, entre en scène le deuxième

personnage important du roman — le chien du berger mort. Ce chien, qui est prisonnier dans la cour d'un des assassins, rompt sa chaîne et conduit la femme vers le précipice où se trouve le corps de son maître. Le roman porte un exergue tiré de la ballade *Mioritza*: « Maître, maître appelle ton chien. » Le chien ne doit pas seulement guider la femme ad inferos, dans le précipice qui sert de liaison avec l'autre monde, il est aussi l'instrument — sans responsabilité morale — de la vengeance. Quand le criminel est démasqué devant l'assemblée du village — toujours au repas des morts — le fils du berger essaie sans succès de venger son père. C'est le chien qui mord l'assassin, l'étrangle, l'égorge, le déchire. Justice est faite, mais il n'y a pas de bourreau et la chaîne des vengeances successives peut s'arrêter.

Ces deux narrations — évidemment des mythes adaptés à la mentalité commune — témoignent d'une conception de la vie tout à fait différente de celle de *Mioritza*. C'est une mentalité active, revendicative, fondée sur la soif de justice et sur la foi que l'individu peut faire respecter ses droits en évitant de devenir un criminel. Ni ces narrations, ni *Mioritza* n'ont pu répondre à la question première: comment peut-on éviter de devenir victime et laisser comme héritage une mort à venger?

Si on considère certaines œuvres littéraires acceptées et propagées par l'école comme étant représentatives de la mentalité d'un peuple, on peut observer que sur le territoire de la Roumanie deux constellations symboliques s'entrecroisent qui donnent naissance à deux mythes différents. La première est la foi dans le destin de l'être, l'acceptation des choses, l'acceptation de la mort donnée par les autres humains. Les noms-clefs de cette configuration symbolique sont: la résistance, la tolérance, l'acceptation de la volonté de l'autre. L'adjectif caractéristique est passif. Le temps associé est le temps cyclique du mythe. L'emblème spatial: la succession vallée-colline. Le théoricien est Lucian Blaga.

La seconde constellation symbolique est centrée autour des noms: foi dans l'individu, revendication, rejet des données de l'existence non-acceptation de l'agressivité de l'autre. Adjectif associé — actif. Le temps associé: le temps historique, linéaire; l'emblème spatial: la paire antagonique abîme-montagne. L'abîme c'est le lieu de l'initiation par la mort ou le lieu de la punition, la montagne — c'est le lieu de l'initiation par l'extase. Le théoricien de cette constellation n'est autre que le jeune philosophe Emil Cioran.

Pour le jeune Cioran la seule solution existentielle à la défaite roumaine devant tous les obstacles était le développement jusqu'au paroxysme des forces actives latentes dans la psyché nationale. *Schimbarea la față a României* (La Transfiguration de la Roumanie) — œuvre de jeunesse, qui pourrait prendre comme exergue l'une de ses propositions célèbres quelques années plus tard: « Je rêve d'une Roumanie en délire » — est le programme de la transformation d'une mentalité passive, insupportable historiquement, suicidaire, en une mentalité

active, constructive d'une histoire nouvelle. Quand il a repris partiellement ses affirmations de jeunesse, dans une célèbre *Lettre à un ami lointain*, Cioran a formulé plus précisément le problème: « Nous devenons tolérants seulement dans la mesure où nous perdons notre vigueur et, tombant doucement dans l'enfance, nous sommes trop fatigués pour torturer les autres avec notre amour ou notre haine.<sup>11</sup> »

Mais comme les constellations symboliques agissent avec tous leurs éléments en même temps, la dimension active suppose qu'on soit revendicatif, intolérant, sans pitié pour l'agresseur potentiel.

Le fonctionnement de ces deux configurations symboliques soulève beaucoup de questions. J'oserais dire qu'affirmer le fonctionnement de *deux* matrices stylistiques antinomiques est une façon de changer un peu la perspective de la spécificité nationale. Leur existence concomitante prouve que l'inconscient collectif est configuré d'une manière duale et l'une ou l'autre des tendances peut être accentuée à un moment donné, sous l'influence des circonstances extérieures. Toutes les deux sont centrées sur le village comme unité essentielle de la vie matérielle et spirituelle des Roumains. Mais qu'arrive-t-il quand le village cesse d'exister comme unité spirituelle? Le danger de la perte de l'identité culturelle nationale avec la névrose de la perte de l'identité conjointe — ne peut être ignoré.

Actuellement, la situation a changé. La culture a cessé d'avoir des centres qui peuvent constituer des modèles. La globalisation par l'intermédiaire des moyens de transmission rapide a modifié la conception que nous avons du centre et de la périphérie; les cultures périphériques sont devenues les nœuds d'un réseau qui couvre la terre et donne des chances égales à tous. La conséquence en est un peu inattendue: les matrices stylistiques nationales cessent peu à peu d'être actives. Universalisées, elles perdent leur qualité spécifique et deviennent caractéristiques d'une humanité commune, d'un niveau moyen, une humanité composée par des personnes qui ont cessé de se définir par leur ethnicité. Pour les Roumains, dont le village a été détruit matériellement et spirituellement, l'insertion dans le réseau culturel mondialisé a été facilitée par leur vieille volonté de devenir synchrones, volonté qui a marqué de son complexe d'infériorité la psyché collective. Conséquence: il y a maintenant des prémisses pour que les constellations symboliques traditionnelles soient brisées et qu'un nouvel acte de prédication s'instaure. Les dimensions « active » et « intolérante » ont la chance de cesser d'être synonymes, tandis que les dimension « passive » et « tolérante » commencent à être distinguées. On peut discerner ces tendances — qui en sont à leur début — dans le développement culturel de la Roumanie ces dernières années. Mais le temps de passage d'une matrice à l'autre, si passage il y a, est toujours un temps de faible créativité. Cela explique pourquoi les capacités créatrices dans le domaine de la grande culture ont diminué, en faveur des produits kitsch. D'autre part, la désintégration des matrices favorise l'isolement

des composants symboliques, qui accentuent leur valeur générale, leur valeur collective, lesquelles favorisent la communication au niveau de l'homme moyen. L'intégration spirituelle en Europe est peut-être la conséquence d'une prédication nouvelle dans des matrices symboliques détruites.

Les modèles typologiques sont des instruments explicatifs.

Les modèles historiques peuvent servir de programmes d'action, de projets de travail. Ils supposent comme point d'arrivée une échelle des valeurs préexistante, vers lesquelles on doit s'orienter. Derrière les projets d'eupéanisation de la Roumanie il y a une image d'une Europe idéale, que l'on peut déduire en la comparant avec la description de la situation locale.

Le premier projet d'entrée en Europe, dans l'ordre chronologique appartient au boyard valaque Dinicu Golescu qui, après quelques voyages en Occident au début du XIX<sup>e</sup> siècle, a écrit un *Journal de voyage* (Însemnare a călătoriei mele), en 1824, qui est considéré comme le premier programme d'amélioration de la situation économique, sociale et culturelle des pauvres. Son admiration pour la civilisation occidentale, une « civilisation en pierre » qu'il compare sans cesse avec la « civilisation en argile » de son pays est active. Elle découle de la conscience qu'on peut et qu'il faut faire quelque chose pour que le mode de vie change dans les Pays Roumains. Le premier point de son programme stipule l'égalité devant les lois: « Les justes décisions législatives sont /en Autriche/ les mêmes pour les petits et les grands, pour les pauvres et les riches.<sup>12</sup> » Au deuxième point il constate l'égalité des impôts, payés par tous les gens conformément à leurs revenus, et non pas selon les caprices du boyard, selon les désirs du souverain ou la voracité de l'intermédiaire qui encaisse l'argent. Les châtiments pour ceux qui ne peuvent pas payer leurs impôts, en Valachie, sont terribles: les gens sont pendus la tête en bas, ils sont enfumés, ils sont tenus les yeux au soleil, avec une grosse poutre sur la poitrine. La pénalisation arbitraire, sans rapport avec la faute, l'impossibilité de se défendre — voilà des traits non-européens, qui transforment la justice en un moyen, parmi de nombreux autres, de consolider la tyrannie de type oriental. La maladie la plus répandue chez nous disait Dinicu Golescu il y a deux siècles, est la corruption. Dans notre milieu tout peut être vendu ou acheté. Dans toute l'Europe, ceux qui servent la patrie reçoivent seulement un salaire et sont promus graduellement selon leur compétence prouvée, non pas comme chez nous « où aux premiers rangs de la hiérarchie administrative on peut trouver des gens qui ne savent même pas lire en roumain<sup>13</sup> ». Il y a en Roumanie des maladies chroniques, inguérissables.

Le programme de développement prévoit<sup>14</sup>: la culture des vertus chrétiennes — la charité, la bienfaisance, la fraternité de tous les êtres humains; la décision de « servir la patrie, comme on fait partout en Europe »; « la suppression de la

paresse », remplacée par une vie active et honnête; l'économie et le refus du luxe; enfin, le création et le développement des écoles.

Le journal de Dinicu Golescu représente la première affirmation des valeurs que les Roumains vont considérer comme européennes: les droit de tous les hommes à la justice et à la culture, l'égalité devant les lois. C'était le premier pas vers la démocratie que faisait un boyard éclairé, conduisant ses fils à Vienne et à Paris pour qu'ils y fassent leurs études. Ses fils feront la révolution de 1848, premier mouvement de modernisation en Roumanie. Pour Golescu, comme pour d'autres, il fallait sauvegarder le pays en cultivant les milieux les plus déshérités.

170 ans plus tard, un autre voyageur roumain formulera un programme « d'entrée en Europe » presque similaire. Ce qui prouve que la situation n'a pas beaucoup changé. Adrian Marino, qui d'ailleurs a parlé d'un complexe « Dinicu Golescu » que les Roumains développent à leurs premiers contacts avec les réalités occidentales — le complexe de celui qui compare en permanence la supériorité d'une civilisation établie depuis des siècles avec la précarité des situations qu'il a laissées derrière lui —, a publié un volume doctrinaire, *Pour l'Europe. L'intégration de la Roumanie Aspects idéologiques et culturels*<sup>15</sup>, proposant lui aussi un projet de modernisation de la Roumanie. Le problème de l'entrée de la Roumanie en Europe ne peut être résolu qu'en Roumanie, polémique l'auteur du projet avec ceux qui attendent un accueil plus chaleureux et des mesures d'intégration plus précises de la part de l'Occident (courant de pensée assez bien représenté parmi les intellectuels roumains contemporains). La clef est « le changement de la structure sociale fondamentale du pays ». Ni plus, ni moins. Une Roumanie « rurale, inévitablement ethniciste, conservatrice, isolationniste, traditionaliste » ne sentira jamais le besoin de l'Europe. Au contraire, elle sentira l'Europe comme un grave péril pour « la conservation de l'existence nationale », comme « l'inconnu, le danger de l'extérieur » — psychologie spécifique aux communautés traditionalistes, fermées. Mais une Roumanie citadine, urbaine, ouverte vers les autres nations pourrait avoir non seulement des aspirations, mais aussi des réalisations compétitives, européennes. Adrian Marino applique aux réalités roumaines les deux modèles qu'André Reszler considérait comme antagonistes et qui se trouvent, comme toujours, synchroniques dans cet espace intermédiaire:

« Le modèle autonomie/interaction — dont l'Europe a inépuisamment enfanté les variantes à travers les âges —, et le modèle intégration/déterminisme, mis au point par Thomas More dans *Utopie*, modernisé par Marx dans *Introduction à la critique de l'économie politique* et qui a trouvé sa réalisation dans la société allemande à l'heure du Troisième Reich. [Et dans la société roumaine à l'époque de Nicolae Ceausescu, ajoutons-nous.] Aux deux modèles correspondent deux types de sociétés aux allures diamétralement opposées, *la société ouverte et la société fermée*.<sup>16</sup> »

La Roumanie se trouve encore « aux portes de l'Orient », mais pour A. Marino la balance doit incliner vers l'Occident. Pour cela, il préconise trois attitudes intellectuelles très claires:

« 1. Le rattachement permanent aux valeurs, aux idées et à la culture européennes; 2. Une documentation scientifique très sérieuse dans les bibliothèques, les musées, les universités occidentales, excluant le dilettantisme, l'amateurisme; 3. Des réalisations culturelles au niveau européen, dans les milieux roumains, par les hommes de culture roumains.<sup>17</sup> » Quant aux possibilités réelles et concrètes d'atteindre ces buts, A. Marino préfère laisser la question sans réponse.

Le problème des voies et des moyens pour entrer en Europe a suscité dans l'histoire de la civilisation roumaine une polémique jamais éteinte. Les esprits ont été, dès le début, partagés en deux camps, dont les héritiers continuent de polémiquer. D'une part il y a le groupe qui se revendique des conceptions socio-historiques du grand sociologue et critique littéraire Titu Maiorescu. Après la révolution de 1848, alors que la modernisation de la Roumanie, mise en œuvre par libéraux qui défendaient les idéaux révolutionnaires, était un problème urgent, les Roumains devaient « brûler les étapes » pour combler le siècle et demi qui séparait leur pays oriental des pays de l'Occident, plus précisément de la France, qui constituait à cette époque un modèle incontestable pour la civilisation roumaine. Les conséquences d'un développement trop rapide étaient très discutées par les intellectuels de formation occidentale. Titu Maiorescu est le fondateur de la doctrine du développement lent, fondé sur l'évolution organique des besoins, des institutions et des mœurs du pays. Une trop rapide intégration, par imitation, des institutions dont la formation a duré des centaines d'années, détruira les formes locales de civilisation et de culture et sera catastrophique pour l'âme nationale. « Les formes sans fond » que les Roumains se pressent d'adopter ne constitueront pas un facteur de civilisation, mais un facteur de destruction de ce qu'il y a de meilleur dans l'être national. L'imitation sans esprit critique ne peut produire que des caricatures. Le néant est préférable aux caricatures. « Au lieu d'avoir une mauvaise école, il est préférable de n'avoir aucune école ». « Si les journaux doivent être mauvais, il est préférable de ne pas avoir de journaux. »

Le groupement conduit par Maiorescu, la société culturelle et littéraire « Junimea », a produit toute une série d'œuvres littéraires (dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre) qui se moquent des imitateurs superficiels de l'Occident et de leur impossibilité de s'intégrer vraiment aux mœurs civilisées, qui leur restent extérieures et incomprises. (Voir V. Alecsandri, *Chirița în provincie, Chirița în Iași*; I.L. Caragiale, *O scrisoare pierdută*, M. Eminescu, *Scrisorile* etc.)

De l'autre côté nous avons la tendance libérale, illustrée par une génération qui prend ses distances à l'égard de Maiorescu. Elle est représentée notamment par St. Zeletin et E. Lovinescu. Il y a un « esprit du temps », un « saeculum » selon l'expression de Tacite, qui décide le sens de l'évolution à une époque où

les moyens de communication répandent très vite des nouveautés provenant de tous les domaines. D'autre part, il y a aussi l'interdépendance économique, politique, artistique de tous les pays du monde (50 ans plus tard, dans *La Galaxie Gutenberg*, Marshall McLuhan parlera d'un « village planétaire » et de la « globalisation » des idées). Lovinescu considère l'imitation comme nécessaire, comme le seul facteur de progrès. Les formes extérieures imitées produiront très vite le fond manquant. Assimilé par la mentalité publique, ce fond né des formes imitées est le plus sûr facteur d'évolution d'un peuple.

« Si la direction du sens — de haut en bas — constitue le premier aspect de l'imitation, son caractère d'intégralité en est le deuxième. Mais il y a encore quelques discriminations à faire. Les peuples qui ont gagné leur maturité ou qui possèdent une civilisation égale, dans les périodes de tranquillité, s'imitent d'une manière partielle et sélective. /.../ De même, nous empruntons à certaines législations étrangères seulement ce qui nous convient. /.../ Mécontents de ce qu'ils voient dedans, les yeux regardent à l'extérieur; ainsi se produit le cosmopolitisme, qui, comme le montre Burckhardt, est le signe distinctif des époques où, découvrant de nouveaux mondes, l'homme ne se sent plus à son aise dans son propre pays.<sup>18</sup> »

Si, dans le domaine technique, qui est lié au stade de civilisation, il est absurde de patienter en attendant que les moyens autochtones évoluent par eux-mêmes jusqu'au niveau de développement des pays industrialisés, dans le domaine de la culture il serait également absurde d'attendre une évolution lente, basée seulement sur les possibilités locales. Les lois de la « synchronisation », qui agissent en dehors de la volonté de n'importe qui, sont celles qui gouvernent avec les adaptations critiques nécessaires, le domaine de l'esprit.

« La littérature roumaine, par exemple, n'a pas refait les phases du développement de la littérature universelle; elle s'est développée d'une manière révolutionnaire, sur la base du synchronisme; elle n'a pas eu vraiment de période classique, mais une période romantique parce que ce mouvement européen a coïncidé avec notre formation littéraire. Depuis un siècle, tous les courants idéologiques, toutes les formes de l'art, toute la vie spirituelle se développent partout synchroniquement, à un rythme unique. Chez certains peuples, ils se sont développés d'une façon évolutive, c'est-à-dire à partir d'une invention à la base de laquelle se trouvaient toutefois des imitations accumulées et fécondées par un élément nouveau. Ils se sont répandus dans l'Europe entière comme une loi inéluctable. Sans refaire l'évolution, l'imitation a été brusque et intégrale; le processus d'adaptation va venir plus tard.<sup>19</sup> »

Lovinescu démonte le mode de fonctionnement du « synchronisme » analysant les grands événements de l'histoire roumaine moderne en corrélation avec les événements européens qu'ils reproduisent. Le moteur des transformations sont « les classes supérieures », les boyards et la nouvelle bourgeoisie éclairée.

Les « basses classes » sont conservatrices, elles n'ont pas la plasticité nécessaire aux rapides adaptations. Les innovations adoptées ne sont pas les meilleures ou les plus importantes, mais représentent quand même un facteur de progrès.

Selon l'un des plus « éclairés » des boyards roumains, cité par Lovinescu, la rapide adoption des modes étrangères est plutôt une preuve d'inconstance de caractère et de superficialité:

« En vérité, mon cher, ne t'étonnes-tu pas de cette variabilité du caractère roumain? Cela ne prouve-t-il pas l'inconstance de son être? Sois attentif! Notre costume est resté seulement une tradition. Les Phanariotes nous ont apporté les longs et larges habits, le monstrueux bonnet de fourrure; les Russes ont rasé nos barbes, ont raccourci les pans de nos habits et nous ont laissé leur "samovar"; aux Allemands nous avons emprunté les gros souliers et la purée de pommes de terre; aux Français — la cravate large d'un doigt, le barbichon à la Henri IV, etc. Comme tu vois, nous avons pris quelque chose à chacun, seulement nous n'avons pas pris ce qui était le meilleur. Mais ça ne nous regarde pas! Nous avons l'impression de nous précipiter vers la civilisation (Une lettre de C. Negruzzi à Ion Ionesco).<sup>20</sup> »

Cela prouve que, avant que Maiorescu ne formule la théorie cohérente des formes sans fond, la question du rythme était discutée dans tous les milieux sociaux. Et que la dualité innée de la conscience autochtone opère en permanence dialectiquement: elle voit toujours les défauts qui facilitent le progrès.

Un siècle et demi plus tard, l'un des plus surprenants intellectuels roumains, le philosophe et écrivain Ion D. Sârbu, en domicile forcé à Craiova, tenait en secret un journal qui, publié après sa mort (en septembre 1989) fournira la plus complète analyse politique et culturelle de la situation des Roumains derrière le rideau de fer. I.D. Sârbu a conçu aussi un roman où les personnages incarnent les théories nées dans une Roumanie balkanisée et orientalisée, confrontée aux idéaux européens. Le roman s'intitule suggestivement *Adieu, Europe!*

Le premier trait qui nous sépare de l'Europe (qui respecte les droits de l'individu) est le manque de responsabilité individuelle envers le travail de chacun. Cette carence est associée à une passivité qui facilite l'instauration de la tyrannie asiatique:

« Le dictateur absolu — dit Carpenter — est possible seulement dans le pays où: 1. il y a une longue tradition de l'esclavage, direct ou indirect; 2. où il y a une passivité héréditaire du peuple envers l'histoire, la politique, l'idéologie; 3. où le bas peuple cache dans son cœur une immense quantité de sentiment religieux, diffus, inépuisé, radiant. /.../ Cependant, sous les dictatures il existe aussi un avantage paradoxal. Surtout dans une société à peine issue de la "ruralité" et accrochée à l'obsession d'être "fonctionnaire d'Etat". C'est-à-dire salarié, boursier, pensionnaire. /.../ Cet avantage réside dans le sentiment que personne

n'est responsable de rien, que le salaire va, le travail va, dans n'importe quelles conditions.<sup>21</sup> »

Draghicescu, au début du siècle, disait la même chose.

La déroute générale dans le régime socialiste, et qui continue après ce régime, provient du manque de vision et de perspective, que « Die Welt » résume de la façon suivante :

« Wissen Sie, wer der erste Sozialist war? Columbus.

Als er loosgehte, wusste er nicht wohin er ging; als er ankam, wusste er nicht wo er war, und als er zurückkam, wusste er nicht wo er gewesen war. Und alles mit geliehenem Geld.<sup>22</sup> »

Les opinions de I.D. Sârbu s'organisent autour de deux idées principales : la culpabilité d'une Europe occidentale en déclin envers l'Europe de l'Est, et les victoires continuelles de la mentalité asiatique, effaçant la personnalité de l'individu, dans le comportement des Roumains.

« L'Europe de l'Est a toujours été trahie et abandonnée par L'Occident, aux moments les plus tragiques. Je ne peux m'empêcher d'établir un rapport entre l'année 271, quand Aurélien a retiré ses troupes de Dacie, en nous laissant pour mille ans sous la coupe des barbares, et l'attitude des Commissions Alliées de Contrôle, anglaises et américaines, qui, après Yalta, nous ont complètement abandonnés et nous ont laissés nous débrouiller tout seuls. On avait proposé un débarquement des alliés dans les Balkans; pourquoi ont-ils préféré la Normandie, alors qu'ici se décidaient le sort de la guerre et le sort du monde d'après-guerre<sup>23</sup>? »

L'idée que toutes les nations orientales peuvent porter le nom générique de « nations de l'après Yalta » revient avec obsession chez I.D. Sârbu :

« Je suis de nation Yalta, de religion Yalta, d'idéologie Yalta, de morale Yalta. Je me sens infiniment plus solidaire des Polonais, des Tchèques, des Hongrois et des Allemands qui souffrent comme moi, que de mes frères roumains appartenant à la "nomenklature" et à la nouvelle bourgeoisie phanariote.<sup>24</sup> »

Le procès de l'Occident sera long en Roumanie; il est à peine commencé.

La sauvegarde pour les Roumains serait de transformer leurs défauts en qualités : la passivité innée — en résistance au mal, la superficialité et le manque de caractère — en possibilité d'assimiler rapidement n'importe quelle nouveauté.

« Je suis étonné des innombrables reproches qu'on fait à la passivité et à la léthargie du peuple roumain. Ils ignorent qu'ici — avec des moyens instinctuels, aveugles, irrationnels, mais vérifiés pendant des milliers d'années — une guerre sourde se livre entre le paysan et la ferme agricole collective, entre le technicien et la direction, entre les intellectuels et les activistes. /.../ C'est une guerre muette, dépourvue de sang, un lynchage discret des slogans par lesquels cet immense mensonge a commencé. Ressemble-t-elle cette guerre en blanc à la non-violence de Gandhi? C'est quand même autre chose, parce que nos occupants ne sont ni officiers britanniques, ni chrétiens, ni gentlemen.<sup>25</sup> »

L'espérance des Roumains est le revers de la médaille :

« Je ne vois rien de honteux dans ce bouquet de défauts, triste conséquence de l'occupation turque et de cette longue coupure de l'Europe des grandes valeurs, des grandes écoles, des grands courants. Être vaurien, par exemple, comporte une grande dose d'intelligence pratique. /.../ Nous, les Roumains, traversons les idéologies comme l'oie sur l'eau; chez nous, personne n'a jamais cru définitivement à quelque chose. /.../ Les Balkans apportent du sang frais, paresseux, fantaisiste, mensonger et malin à cette trop honnête et trop sage Europe, pleine aujourd'hui de mélancolie et de suicidés, pleine hier de fascistes et de révolutionnaires.<sup>26</sup> »

Dès le commencement, les Roumains ont opposé à la diversité constitutive du modèle européen leur propre diversité, qui est une diversité régionale (les différentes sous-régions du pays, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie présentent des traditions et des habitudes assez différentes) et une diversité historique, héritière d'une structure matricielle réunissant des éléments assez contradictoires : non seulement le droit romain, mais la rationalité des latins, d'une part; de l'autre — la passivité, la tendance à la soumission au destin, qu'on attribue généralement aux mentalités orientales. Les antinomies constitutives de l'idée de l'Europe (diversité/unité, pluralisme/centralisme) peuvent être retrouvées dans le modèle roumain. Les Roumains ont ressenti la coexistence des antinomies comme une fatalité, affaiblissant le pouvoir créateur du peuple et provoquant des désordres dans l'organisation quotidienne.

Dans l'histoire des mouvements idéologiques, depuis « L'École Transylvaine », au XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à nos jours, vouloir l'Europe c'est accentuer la latinité du peuple et nier subrepticement la subordination et la dépendance aux Slaves. Les contradictions de « l'espace entre-deux », entre immobilisme/désir de se développer, modèle révolutionnaire/modèle des réformes lentes, synchronisme/autochtonisme, ont marqué la psychologie et le comportement du peuple, sans trouver de solution théorique, ni pratique, acceptable. De très intéressantes discussions, brillantes même, ont été vaines et stériles sur le plan des décisions économiques ou politiques. Il semble que le clivage entre la conscience de ce qu'il faut faire et le geste réformateur fait partie du destin roumain.

Pour les Roumains, le désir « d'entrer en Europe » est devenu synonyme de participation à une Europe mythique, caractérisée par des valeurs vraiment universelles : la liberté, la tolérance, le progrès, le respect des droits de l'homme.

On a toujours considéré que c'était par la culture que l'on pouvait intégrer l'Europe. La civilisation a fait défaut aux Roumains, mais la culture, réservée en partie aux élites, a été ressentie comme compétitive. Mais, pour l'intégration politique de la Roumanie à l'Europe, la scission entre l'élite culturelle et les hommes d'action et de décision, scission approfondie après 1990, a alimenté la

formation d'une image de l'Europe fondée en grande partie sur l'accumulation rapide des biens de la civilisation moyenne. Dans un de ses discours (Salzburg, 1990), Vaclav Havel parlait du « sentiment du vide », de la paralysie de la nouvelle classe politique « dont la culture est avant tout littéraire et historique ». Chez les Roumains les choses sont inversés : la classe politique, presque dépourvue de toute culture humaniste, conçoit l'intégration comme un slogan pour cacher des affaires qui ne sont pas très honnêtes. Pour les Roumains, comme pour les Tchèques, « l'ère de la poésie est terminée, l'ère d'un morne quotidien a commencé ».

La crise de l'intégration comporte au moins deux aspects : la solidarité avec les valeurs du passé, qui assurent, d'une part, la légitimité et l'identité nationale, et, d'autre part — l'indécision des options, car l'Europe se trouve en pleine crise des valeurs. Le problème le plus urgent aujourd'hui est le rythme d'adaptation et d'assimilation des biens de la civilisation et des valeurs culturelles. Aspirant à une Europe utopique, lui attribuant tous les idéaux humanitaires qu'ils ne peuvent pas encore atteindre, les Roumains découvrent chaque jour leur propre « étrangeté ».

### Notes

1. Vintilă Horia, *Mai sus de miazănoapte* (roman écrit en roumain), Cartea Românească, 1992, p. 33, Le personnage qui parle est Matteo Muriano, médecin à la cour du voievode roumain Ștefan cel Mare, au début du XVI<sup>e</sup> siècle.
2. Vintilă Horia, *Dieu est né en exil*, Editura Europa, 1990, p. 153
3. Daniel Bell, *The Structural Contradictions of Capitalism*, Basic Books, New York, 1976
4. François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, Paris, 1860, p. 37
5. E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne* (ed. I 1927), Editura Științifică, 1972, p. 67
6. D. Drăghicescu, *Din psihologia poporului român*, Editura Leon Alcalay, București, 1907, p. 420
7. Fernand Braudel, *L'Identité de la France. Espace et Histoire*, Arthaud — Flammarion, Paris, 1986
8. Lucian Blaga, *Orizont și stil*, Editura Minerva, 1985, p. 152–153
9. Lucian Blaga, *Spațiul mioritic*, E. Minerva, 1985, p. 287
10. Ion D. Sârbu, *Jurnalul unui jurnalist fără jurnal*, vol. 1, Scrisul românesc, Craiova, 1991, p. 199–200
11. E. Cioran, *Histoire et utopie*, Gallimard, 1960
12. Dinicu Golescu, *Însemnare a călătoriei mele*, Editura Eminescu, 1971, p. 49
13. *Ibidem*, p. 89
14. *Ibidem*, p. 92
15. Adrian Marino, *Pentru Europa*, Editura Polirom, Iași, 1995
16. André Reszler, *L'Identité culturelle de L'Europe*, Institut Universitaire d'études européennes, Genève, 1989, p. 145

17. A. Marino, *Ibidem*, p. 48
18. E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, ed. cit., p. 41
19. E. Lovinescu, *Ibidem*, p. 419
20. *Ibidem*, p. 413
21. Ion D. Sârbu, *Jurnalul unui jurnalist fără jurnal*, ed. cit., p. 16
22. *Ibidem*, p. 220
23. *Ibidem*, vol. 2, 1993, p. 106
24. *Ibidem*, p. 250
25. *Ibidem*, p. 155

### Bibliographie générale

- ANTOINE COMPAGNON, JACQUES SEEBACHER (coord.), *L'Esprit de l'Europe*, vol. 1–3, Flammarion, Paris, 1993
- CARLO CURCIO, *Europa, storia di un'idea*, 2 vol., Firenze, 1958
- L'Esprit européen*. Textes de Julien Benda, Georges Bernanos, Karl Jaspers etc., Neuchâtel, 1946
- E. HUSSERL, *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, trad. P. Ricœur, Paris, 1971
- GERD-KLAUS KALTENBRUNNER, *Europa, seine geistige Quellen in Porträts aus zwei Jahrtausenden*, 3 vol., Stein, 1981–1983
- DIMITRIE OBOLENSKI, *The Byzantine Inheritance of Eastern Europe*, London, 1982
- JAN PATOCKA, *L'Idée de l'Europe en Bohême*, trad. E. Abrams, 1991
- ALEXIS PHILONENKO, *L'Archipel de la conscience européenne*, Bernard Grasset, Paris, 1990
- ANDRÉ RESZLER, *L'Identité culturelle de l'Europe*, Institut universitaire d'études européennes, Genève, 1989
- ANDRÉ RESZLER, *Rejoindre L'Europe. Destin et avenir de L'Europe centrale*, Georg, Genève, 1991
- ANDRÉ RESZLER, *Le Pluralisme. Une idée dominante de notre fin de siècle*, Georg, Genève, 1990
- ANDRÉ RESZLER, *L'Intellectuel contre L'Europe*, P U F, Paris, 1972
- GONZAGUE DE REYNOLD, *La Formation de l'Europe*, Plon, 1957
- DENIS DE ROUGEMONT, *Vingt-huit siècles d'Europe. La conscience européenne à travers les textes d'Hésiode à nos jours*, Payot, Paris, 1961
- JENŐ SZUCS, *Les Trois Europes*, L'Harmattan, Paris, 1985
- ARNOLD TOYNBEE, *Le Monde et l'Occident*, Paris, 1964
- PAUL VALÉRY, *Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe* (dans *Regards sur le monde actuel*, Pléiade, 1960)